

senti délivré, et le mauvais esprit est tombé à terre, mort (fig. 9).

Voici enfin une lettre d'amour d'une jeune Indienne Ojibwa. L'ours en haut, à gauche, indique que celle qui écrit appartient au clan des Ours. Celui qu'elle aime est figuré en dessous, par l'emblème de son clan (une bête mal définie).

Et cela signifie : " Prends la route qui va joindre la route qui mène au camp des Ours à une localité située entre deux lacs (ces lacs sont au bout, à droite). Avant d'y arriver, tu trouveras des demeures où trois jeunes filles sont campées, trois jeunes catholiques (voir les croix) dans deux tentes. Dans celle de gauche, tu me trouveras : viens (le geste de la main qui indique le lieu même) (figure 10)."



Fig. 10

Ce langage écrit n'est évidemment pas toujours facile à comprendre à première vue : il faut y être habitué ; mais, avec de l'exercice, on peut arriver à des résultats sérieux et à faire non seulement des récits simples, mais même de véritables romans. Notre système de lettres et de mots est toutefois autrement riche en ressources, et, au fond, autrement simple. C'est pourquoi je ne propose nullement qu'on ridige LE MONDE ILLUSTRÉ en pictographie. Cela donnerait trop de mal aux lecteurs et aussi aux rédacteurs.

JEAN LA FÈRE.

## UNE GRAVE ERREUR

Depuis quelques années, l'exercice physique semble être devenu la panacée universelle. Il doit prévenir tous les maux, guérir toutes les maladies. Un jeune homme se trouve-t-il anémié, fatigué par une croissance hâtive, ou énervé par des travaux intellectuels : on lui dit : Fortifiez votre organisme par des exercices physiques, vous ne sauriez trop en faire ; il faut rattraper le temps perdu.

C'est à force d'entendre répéter ce propos que la plupart des jeunes gens s'adonnent aux sports athlétiques : celui-ci enlève des haltères, cet autre passe ses journées sur une bicyclette, ou bien fréquente les salles d'armes. Partout on marche, on saute, se démène, se contorsionne de plus en plus. Notre jeune génération en est-elle plus forte ? Je ne le crois pas.

Cependant, nous dira-t-on, il est des cas où les exercices de force constituent un excellent remède. Sans doute, mais quand son application est en rapport avec le nervosisme de chaque sujet, autrement, comme tout remède, son abus devient un poison. Malheureusement, en ce qui concerne les jeunes gens, ce n'est pas l'usage modéré qui se pratique de nos jours ; c'est l'abus follement stupide du mouvement à outrance. Ils ne rêvent que succès sportifs ; grisés par les applaudissements, nos jeunes bicyclistes veulent devenir premiers coureurs. Aucun ne réfléchit qu'il faut, pour arriver à ce but, des qualités spéciales d'endurance, et l'entraînement auquel ils se livrent exerce le plus souvent une influence désastreuse sur leur santé. Il en est ainsi des autres sports. Nous citerons deux faits à l'appui de ce qui précède.

Un écrivain distingué se passionna un jour pour l'escrime. Très bien doué pour cet exercice, il passait de longues heures l'épée à la main, fatiguait même les maîtres d'armes, qui avaient vu peu d'exemples d'un pareil entraînement. Bientôt il remarqua que dans l'inaction il devenait mou, paresseux, ne retrouvant sa vigueur que l'épée à la main. Après l'assaut, cette apathie disparaissait pour quelques instants ; il en concluait qu'il devait redoubler d'ardeur. Mais, progressivement, la fatigue devint de la faiblesse, de l'impuissance physique et morale. Tout travail intellectuel lui devenait impossible, et dans la rue il lui semblait par-

fois qu'il allait tomber. Enfin, l'état pathologique s'augmenta de telle façon, qu'un repos prolongé fut reconnu nécessaire pour faire cesser cet ébranlement général.

Le second exemple n'est pas moins concluant.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, après une grande fatigue morale, s'adonna avec passion à l'exercice des haltères. Vouloir devenir très fort, à toute heure du jour il soulevait des poids. Cela devint une frénésie sans exemple.

Au bout de quelque temps, de singuliers symptômes se manifestèrent. Il éprouva au repos une mélancolie noire, un dégoût profond de toutes choses. Dès qu'il reprenait ses haltères, la sérénité revenait ; pris d'une muette extase, il faisait des rêves insensés, bâtissant les projets les plus extravagants. Ne sentant plus la fatigue, il éprouvait une sorte de gaieté nerveuse ; mais c'était pour retomber de plus en plus, après ses exercices, dans des désespoirs sans motif. Cet état ne pouvait se prolonger sans danger ; une inaction complète put seule faire retrouver à ce jeune homme un calme relatif.

Nous avons observé les mêmes effets sur plusieurs jeunes cyclistes de profession ; la grande lassitude musculaire produisait chez eux une sorte d'affaiblissement intellectuel ; la mémoire devenait paresseuse, la conception moins nette. Cela se comprend facilement : tous ces sports demandent un grand effort de volonté ; or, la volonté est un fluide particulier, une sorte d'électricité, dont chacun de nous a sa réserve spéciale. Si nous la dépensons à outrance, notre esprit risque fort de se trouver désemparé, surtout si la répétition de cette dépense est lente, régulière, et sans réparation immédiate et correspondante. En cela, a dit un savant professeur, le fonctionnement des centres nerveux devient semblable à un accumulateur électrique, dont la décharge ne doit pas dépasser une moyenne fixe, si l'on veut éviter l'usure. Cette moyenne atteinte, il faut se hâter de recharger l'appareil. Il devrait en être ainsi de l'homme.

Les limites à assigner aux exercices physiques ont donc une très grande importance, et doivent être le sujet d'une étude spéciale pour tous ceux qui s'occupent d'éducation.

Ainsi, on comprendra facilement que, pour le jeune paysan, moins émotif, grâce à la vie calme des champs, les conséquences fâcheuses sont moins à redouter que pour le Parisien, le plus souvent anémié, soit par les travaux intellectuels, soit simplement par l'air vicié des grands centres.

A une époque comme la nôtre, où la surexcitation morale, et par conséquent la fatigue nerveuse sont démultipliées, vouloir guérir ce mal par un surmenage corporel est une très grave erreur. Cela s'appelle brûler la chandelle par les deux bouts.

C'est l'avis de tous les gens sérieux ; quelques savants attribuent même les progrès de l'hypnotisme à l'abus des sports. Comment remédier à cet état de choses ? Le mouvement est donné : quelle voix assez puissante parviendra à l'enrayer ? Qui empêchera désormais les illusionnés des sports de courir à leur perte, sans vouloir écouter les conseils de la prudence la plus élémentaire ?

Cependant les avertissements ne leur manquent pas : maladies, accidents (et ils deviennent assez nombreux en ce qui concerne la vélocipédie), rien ne les arrête dans leur course vertigineuse. Ce qu'il y a de plus triste à déplorer, c'est que la femme, répudiant toute grâce et toute modestie, ait pu se laisser entraîner par ce vent de folie qui s'appelle la bicyclette à outrance !... Ce sport, déjà assez disgracieux pour les hommes, le devient doublement pour les femmes ; sans parler de tous les inconvénients qu'il entraîne. Cette innovation ne fera jamais honneur à notre sexe.

Nous le répétons, le mal est trop grand, l'élan donné trop fort pour pouvoir l'arrêter ; tout ce que l'on peut souhaiter, c'est que quelques inventions plus humaines viennent, tout en facilitant la locomotion individuelle, ce rêve de notre siècle, diminuer pour tous ces jeunes fous la fatigue physique.

L. HAMEAU.

## VICTOR CHERBULIEZ

Victor Cherbuliez, membre de l'Académie française, qui vient de mourir subitement, allait accomplir sa soixante-dixième année le 19 juillet. Né en 1829, à Genève, où son père professait les littératures latine et grecque, il appartenait à une ancienne famille française émigrée en Suisse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.



Son meilleur roman, un des premiers en date, est le *Comte Kostia* ; citons parmi les autres : *l'Aventure de Ladislas Bolski*, *l'Idée de Jean Teterol*, *Une Gageure*, *Mesa Holdenis*. Dans tous, on retrouve les mêmes qualités plus solides que brillantes, le soin de la composition, une forme châtiée.

Sous le pseudonyme de Valbert, il a en outre publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nombre d'études politiques et diplomatiques, notamment sur l'Allemagne, et des articles de critique artistique et littéraire.

En 1881, M. Cherbuliez avait remplacé M. Dufaure à l'Académie française.

## LA DESTINÉE DE L'HOMME

Quelle est grande et noble notre destinée. Nous sommes au sommet de la chaîne des êtres créés dans ce monde matériel. Intermédiaires entre les anges et les animaux, notre âme, par le sentiment, nous élève à la classe des esprits quoique retenue ici-bas par la masse pesante de nos corps. Tout nous annonce que nous ne sommes que des voyageurs ici-bas, et celui qui sent sa vocation, ne s'arrête point inutilement dans ce voyage ; en suivant le chemin qui lui a été tracé par la Providence, il se hâte de se rendre digne de l'autre vie, et il attend le signe de l'Éternel pour son départ.

Associés aux animaux par notre corps, nous sommes associés aux esprits immortels par l'âme. La sensualité et la pourriture sont le partage de notre dépouille extérieure : la liberté et l'immortalité, c'est ce qui est réservé à notre esprit. Plus l'homme s'attache aux choses matérielles, plus il s'assimile à la bête ; plus, au contraire, il ambitionne les choses spirituelles, et plus il s'assimile aux anges.

ECKARTSHAUSEN.

Entre hommes, c'est comme chez les loups : il ne faut pas tomber, si l'on ne veut pas être dévoré par la bande.

Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre. — LOUIS VEUILLOT.